

revue de presse

# Jean Ray

## *Les contes du whisky*

Presse écrite

*Bifrost*, juillet-août 2017

### **Monstres**

Figurant dans l'édition Alma des *Contes du Whisky*, la nouvelle « L'Observatoire abandonné », publiée dans le Journal de Gand en 1921, offre en creux ce qu'est la vision rayenne de la monstruosité, ce qu'elle ne peut pas être et doit s'interdire. Citons « A côté de la lunette, une monstruosité était assise l'horreur en personne. Une énorme

figure de craie, des yeux de braise d'une largeur de soucoupe, des dents de sanglier et des cornes de bouc et des mains insensées, noires, griffues La lampe éclairait à présent cette impossibilité vivante et le corps inerte de l'Astronome ». Censé avoir, dans l'instant, terrassé l'horreur l'astronome en expédition, cette forme hideuse consciencieusement agencée est soudainement désamorcée et humiliée par sa victime revenue à la vie, browning au poing. Le monstre mythique hantant les montagnes n'était en réalité qu'un chef de contrebandier laborieusement grimé en figure des ténèbres, une créature de carton-pâte, moins puissamment cosmique que minablement comique. Pas de démesure hideuse chez Jean Ray, les puissances noires se déroberont à toute saisie matérielle, à toute capture optique ; elles rôdent, imbibent, aromatisent, on les pressent, ressent, les voilà qui nous pressent, nous magnétisent. Jamais, elles ne prennent la pose, ni ne s'offrent en une apparition frontale [...]

François Angelier

*Causeur*, juillet 2016

*Les Contes du whisky* frappent par leur modernité stylistique. Jean Ray s'essaie d'emblée à ce « rendu émotif » de la parole, aurait dit Céline. Chaque conte est porté par la voix d'un narrateur et c'est à partir des défaillances, des hésitations, des blancs de cette voix que naît pour le lecteur l'angoisse ou l'horreur, bien plus que de descriptions pratiquement absentes, si ce n'est celle, toujours très poétique, du whisky « âpre comme un piment grillé, et en même temps doux comme un velours sombre ».

Jérôme Leroy

*Le Magazine littéraire*, juin-juillet 2016

### **Le diable belge**

Jean Ray (1887-1964), auteur résolument maudit, émerge des brumes d'un XIX<sup>e</sup> siècle finissant pour installer son petit théâtre d'épouvante dans une Belgique qu'il nous décrit comme hors du temps, minuscule royaume peuplé de bourgeois qui ronronnent en sirotant du punch tandis qu'un bon feu réchauffe agréablement leurs pantoufles. Un monde de paix où l'ennui n'est pas loin de pointer son nez au détour du tic-tac hypnotique d'une horloge. Une existence de rentier rythmée par le cliquetis des aiguilles d'une épouse qui tricote depuis des lustres le même chandail au coin de la cheminée. Un univers où l'on est heureux, satisfait, et content de soi. C'est pourtant cette image convenue que l'horreur va déchirer, tel un couteau qui fendrait de haut en bas un décor de théâtre.

Jean Ray, en effet, c'est l'anti-Lovecraft ; là où l'Américain de Providence se complaît à nous décrire des monstres dont il décline à l'envi les éructations imprononçables, le Belge travaille dans le non-dit, qu'il oppose au « trop-dit » de son confrère en diableries. C'est qu'il affectionne par-dessus tout l'indiscernable. Ses démons sont

plus furtifs que des souris, c'est à peine si on peut les entrevoir à la lisière du champ visuel car ils habitent les coins sombres, se profilent - fuligineux - derrière les vitraux des demeures flamandes. Ses monstres sont absence, ombre, menace invisible mais toujours présente, et leur puissance s'en trouve accrue car cette transparence les protège des déguisements ridicules dont abusent d'ordinaire les romans d'horreur.

Jean Ray est adepte du fantastique sournois. Ses héros sont souvent de vieux garçons égoïstes, voire méchants, addicts des plaisirs de la table, aux allures de matous castrés, mais qui ronronnent trop fort pour être honnêtes, tel le narrateur du formidable *Cimetière de Marlyweck*, cruel collectionneur de phénomènes irrationnels, passion qui causera sa perte. Ou encore cet oncle Timothéus, bourgeois tatillon, gourmand, qui est en fait la Mort personnifiée. Une mort qui œuvre en secret, affublée du costume de Fantômas. Un petit bonhomme scrupuleux et rondouillard, que les dieux eux-mêmes redoutent, mais qui ne tire pas gloire d'un métier qu'il exerce honnêtement à la façon d'un fonctionnaire en manches de lustrine tenant la comptabilité des abîmes.

L'horreur, chez Jean Ray, joue perpétuellement à cache-cache avec le lecteur. Elle hante un univers de confort où somnolent des rentiers soucieux de respectabilité. Elle rampe dans ces intérieurs qui fleurent bon la cire d'abeille et le vin chaud à la cannelle, où la propreté a valeur de religion, où les repas, et la digestion qui s'ensuit, doivent être scrupuleusement observés sous peine de blasphème. Le sensualisme exacerbé de l'auteur déroule sous nos yeux d'incroyables banquets, énumérant assez de nourriture pour gaver les mercenaires carthaginois chers à Flaubert. Le leitmotiv de la gourmandise court d'ailleurs à travers l'œuvre, soulignant la fragilité de toute chair, car celui qui mange ces cadavres d'animaux deviendra cadavre à son tour avant qu'il soit longtemps. On ne peut s'empêcher de penser à ces peintures de la Renaissance, les memento mori, où il se trouve toujours un crâne pour exhiber son

hideux sourire au milieu d'une débauche de nourritures terrestres ô combien délectables. Jean Ray ne procède pas autrement. Tout est à double sens, tout est trompeur. La quiétude bourgeoise est le déguisement qu'enfile l'épouvante pour mieux nous terrasser. La quiétude et la banalité. Le confort et la monotonie. Autant de camouflages adoptés par les prédateurs de l'au-delà qui s'en viennent chasser l'humain comme d'autres tirent la grouse en Ecosse.

Tout l'art de l'auteur consiste à nous décrire l'enfer comme l'interminable succession des trois petites portes ouvrant sur les appartements désespérément vides de *La ruelle ténébreuse*. De diables cornus, de monstres bavant, point. Seulement des ombres, des bruits, des lamentations lointaines, rien de palpable en fait, aucune preuve tangible. Mais l'absence est pire que le visible car elle torture l'imagination de celui qui ne sait à quoi s'attendre. Le fantastique de Jean Ray, tel qu'il est pratiqué dans ses meilleurs contes, est un fantastique en creux. L'œil a le plus grand mal à deviner la menace. Défaillant, il n'assume plus son rôle de sentinelle, car tout est brume, brouillard, fumée. Ainsi, les protagonistes de *La ruelle ténébreuse* ne devinent la présence des terribles prédateurs qui les harcèlent qu'à une plainte : « Môh... Môh », vagissement infantin et pleurnichard si peu en accord avec le carnage perpétré par ceux qui le profèrent.

Jean Ray est coutumier de ces décalages surréalistes. Il nous régale de dialogues souvent incompréhensibles, nous installant dans la peau d'un néophyte épiant la conversation de grands initiés maniant des concepts abstrus, et le mystère s'en trouve décuplé. Frustrés, nous prenons conscience de notre vulnérabilité : le monde dans lequel nous avons commis l'erreur de pénétrer est insondable, inutile d'espérer en prendre le contrôle. L'exploration de cet univers atteint son apogée dans le chef-d'œuvre de l'auteur, *Malpertuis*, roman fabuleux où l'on découvre que les dieux de la Grèce antique sont retenus prisonniers dans une vaste demeure de maître où ils

exercent de menus travaux, d'humbles professions. Immigrés jouissant jadis de formidables pouvoirs, ils doivent désormais se contenter d'une existence misérable, aux ordres de bourgeois dont la stupidité n'a d'égale que la rapacité. Encore une fois, le choc des contraires confère à l'ouvrage une dimension surréaliste en avance sur son temps.

À l'opposé des intérieurs faussement douillets et de leurs célibataires aux pulsions criminelles, se situent les contes « maritimes ». Là, on fait connaissance avec la lie des ports, que Jean Ray croque à grands coups de fusain, ne lésinant pas sur la caricature réjouissante. Au fond des tavernes où le sacro-saint whisky coule à flots résonnent des échanges verbaux qui ne sont pas sans évoquer - par leur aspect décalé - certains dialogues d'Audiard. Dans ces *Contes du whisky* et autres *Croisières des ombres*, soufflent l'haleine de saumure des quais et la pestilence des créatures marines abominables qui, une fois de plus, demeureront invisibles. L'océan leur sert de camouflage, elles grouillent sous les coques, s'y agrippant de leurs mille ventouses. Jamais on ne les verra. La mer, comme le cosmos, est un prodigieux réservoir d'abominations et de sortilèges. Les héros de Jean Ray dérivent à la surface des flots, tels des clones de Corto Maltese hallucinés, rongés par les fièvres et les drogues, toujours à la limite du coup de bambou, souffrant d'une insolation chronique qui brouille à jamais leur perception du réel. Les Tropiques sont prodiges en mirages de toutes sortes. Tout se brouille, les fantômes n'en sont pas, les îles disparaissent, le jeu de cache-cache continue.

Jean Ray a toujours traîné une réputation de mauvais sujet, de mythomane aux prétentions d'aventurier. Qu'en est-il réellement? Personne, à ce jour, n'a pu le déterminer avec certitude tant les témoignages se contredisent. Du reste, cela importe peu. Seule compte l'œuvre, inégale, tantôt médiocre tantôt extraordinaire. Le mauvais y côtoie l'exceptionnel. Le lecteur ne doit pas se laisser rebuter, et, tel le

chercheur d'or, passant outre les déceptions, il doit continuer à piocher inlassablement car il finira par dénicher des pépites d'or pur, au nombre desquelles on peut inscrire *Saint-Judas-de-la-Nuit*, *Le grand nocturne*, *La scolopendre*, *Le Uhu*, *Les sept châteaux du roi de la mer*, *La main de Goetz von Berlichingen*, et tant d'autres encore...

Occasion nous est donnée aujourd'hui de réparer une injustice, et d'accorder une nouvelle chance à un auteur qui a été plus d'une fois sur le point de sombrer dans l'oubli. Ne la laissons pas passer.

Serge Brussolo

*L'Echo*, Bruxelles, 4 juin 2016

### **Jean Ray revient d'entre les morts**

Les nuits des *Contes du whisky* laissent passer, sous les portes, "quelques bouffées de l'air nocturne, moisi comme un croûton dans le ruisseau". Toutes convergent vers le Site Enchanteur, bar niché dans un port qui n'a rien à envier aux décors de foire. Impasses crasseuses, maisons abandonnées, escaliers poisseux résonnent des pas de présences invisibles, inquiétantes et pourtant aussi réelles que le brouillard menaçant qui enveloppe et soudain prend à la gorge...

Arnaud Huftier, maître de conférences à l'Université de Valenciennes, découvre adolescent l'univers de Jean Ray dans un vieux Marabout d'occasion. Il ne savait pas qu'il en deviendrait captif, à l'image des personnages imaginés par le maître de l'étrange. Devenu le spécialiste d'une œuvre à laquelle il a consacré plusieurs ouvrages de références, dont un *Jean Ray, alchimie du mystère* chez Encrages, il la hisse au rang d'œuvre majeure du XXe siècle, égale en originalité et qualité à celle de Lovecraft, Hoffman ou Poe. Il est à l'origine de cette édition complète et restaurée, éditée par Alma et qui comportera 10 volumes. Restaurée car, nous dit-il, "les éditions antérieures ont été tronquées sans égard pour l'œuvre originale". (...) Tous les personnages de Jean Ray ont une physionomie et une âme tourmentée qui déteignent l'une sur l'autre. "Ce sont des modèles de célibataires endurcis, peu de

femmes dans cet univers, des prostituées qui ne font que passer sur la rade, des beautés peintes ou sculptées, fantasmées et qui généralement tuent l'acquéreur..." La langue de ces écrits est fascinante, tentaculaires, pleines d'adjectifs surannés, d'onomatopées, d'anglicismes et de belgicisme; elle est sans âge.

Etrange bonhomme lui-même que Jean Ray, de son véritable nom Jean-Marie De Kremer (1887-1964), commis d'administration à Gand. "Ville qu'il ne quitta jamais, ce qui ne l'empêcha pas d'écrire des reportages sur des expéditions aventureuses ou des contrées où il n'avait jamais mis les pieds." (...) En 1925, il publia *Les Contes du whisky* qui connurent le succès, mais lui montèrent à la tête. Il fut condamné pour escroquerie pour un montage autour d'actions congolaises, et purgea trois ans de prison, qui mirent à mal sa carrière littéraire. (...) Pour survivre, Jean Ray pond aussi les aventures d'Harry Dickson. "Cent deux aventures, mais toutes ne sont pas de lui, certaines histoires sont retravaillées à partir de polars allemands publiés autour de 1900. Il fallait garder la couverture d'époque, le récit devant coller à l'image."

Dans les années 1960, Henri Vernes, le père de Bob Morane fait entrer Jean Ray dans la collection poche de Marabout, le succès va enfin lui apporter la reconnaissance. "Lui qui a vécu jusqu'alors à la cloche de bois, meurt en ayant pour la première fois de quoi payer ses impôts." Publié dans le monde anglo-saxon - Stephen King l'admire -, adapté en bande dessinée au Mexique, Jean Ray n'était plus disponible en français mis à part "Malpertuis." "Nous avons perdu toute une génération", dit Arnaud Huftier, heureux de reconquérir un nouveau public grâce au courage d'Alma éditeur, qui a confié les couvertures à un autre fan, le Liégeois Philippe Foerster.

*Les Contes du whisky* sont, en effet, à nul autre pareils, qui prennent le lecteur à témoin de ces histoires d'épouvante peuplées de mains baladeuses et sanguinolentes, d'hommes araignées, de vengeance et de dettes terrifiantes, racontées au coin du bar et cul sec.

Sophie Creuz

*Libération*, 3 juin 2016

**A la santé des spectres !**

*Les Contes du whisky*, premier recueil de nouvelles fantastiques a été publié par Jean Ray en 1925. L'auteur belge de 38 ans, qui a déjà signé des centaines de textes dans des revues mais inconnu du grand public, réalise alors un coup de maître, en vend 15 000 exemplaires en quelques semaines et se trouve aussitôt décrit comme l'«Edgar Poe belge». Si l'univers de ses courtes nouvelles s'avère indéniablement fantastique, c'est aussi «le style oral utilisé pour retranscrire les hallucinations nées du whisky», selon Arnaud Huftier, qui est remarqué par la critique. «Jean Ray proscrit l'introspection, au profit d'une parole délibérée. Il n'y a pas d'action, pour lui, que par la parole, et il n'y a de psychologie que par la manière dont on raconte l'action.» De fait, on y plonge dans des récits distillés dans les vapeurs d'alcool, aux abords de docks pluvieux et de navires déglingués, dans un bar qui a ironiquement pour nom «Site enchanteur». L'atmosphère a à voir avec les codes victoriens, là où les horreurs de la nuit font partie de la vie. Le fog apparaît ainsi en protagoniste majeur, comme toutes les présences clandestines et plaintives qu'il cache en ses replis. D'ailleurs le conteur ne jure que par Dickens. Si l'alcool est omniprésent, les mets représentent aussi un élément majeur du décor. «Qu'avez-vous faire servir là ? Des huîtres, des tranches de fromage de Hollande, larges et saumonées, des filets de kippers et des pickles ? Excellent homme, vous me traitez comme un roi.» Moments brefs de félicité nécessaires à délier la langue et à faire émerger les histoires, pour mieux ensuite saisir physiquement d'effroi. «Et l'ombre derrière moi pesait sur ma chair frissonnante comme la détresse sur mon cœur.»

Frédérique Rousselle

*La libre belge*, 30 mai 2016

### **Jean Ray admirablement ressuscité**

Professeur de littérature et, depuis peu, vice-président (entendez : vice-recteur) de l'Université de Valenciennes, Arnaud Huftier est le meilleur connaisseur de la vie et de l'œuvre de ce roi belge du Fantastique qu'est le prodigieux romancier de *Malpertuis* : on lui doit, en effet, le monumental *Jean Ray, l'alchimie du mystère*,



paru chez Encrage/Les Belles Lettres. Une étude magistrale que l'on rangera aux côtés - entre autres - d'un des "Cahiers de l'Herne", établi en 1980 sous la direction de Jacques van Herp et François Truchaud, plaçant Ray dans la descendance de Hoffmann, Edgar Poe et Lovecraft. Nul n'était donc mieux placé qu'Arnaud Huftier, lauréat en 2011 du Grand prix de l'imaginaire et du Prix du rayonnement international des lettres belges, pour diriger la nouvelle édition - augmentée d'inédits - d'œuvres d'un auteur volontiers mystificateur, ami de notre compatriote Henri Vernes, le père spirituel du légendaire Bob Morane.

Depuis quelques années, Jean Ray semblait relégué au damné "purgatoire" où gisent tant de beaux écrivains - d'André Pieyre de Mandiargues à Pierre Jean Jouve en passant par Renée Vivien, Roger Vailland, Jean de La Varende, Pierre Mac Orlan, Francis Carco, Marcel Arland, Louise de Vilmorin, Joseph Delteil, Jean Sullivan, Claude Roy, Gérard Prévot, André Hardellet, Elsa Triolet, ou notre cher Thomas Owen (alias Stéphane Rey), lui aussi l'un des hérauts belges du Fantastique. Louons donc les éditeurs qui non seulement ressuscitent de grandes plumes - qui n'attendent que d'être (re) découvertes - mais publient, en ajout aux titres connus de précieux inédits. C'est le grand mérite de ce qu'Alma propose aujourd'hui, via trois romans et huit recueils de nouvelles (annoncés d'ici à fin 2018), augmentés, comme le précise Arnaud Huftier, d'un florilège d'une dizaine de textes inédits, éclairant les différentes facettes de Jean Ray/John Flanders, le tout "accompagné d'une mise en contexte susceptible d'établir un dialogue jusque-là inexistant entre les parties de ce tout fascinant. Ainsi découvrira-t-on l'étonnant homme-livre qu'est devenu cet écrivain confondu à son œuvre."

Pour rappel, Raymond Jean Marie De Kremer, alias Jean Ray/John Flanders (parmi d'autres pseudonymes), naquit le 8 juillet 1887 à Gand, ville où, sans l'avoir jamais quittée, il s'éteindra le 17 septembre 1964. La collection s'habille d'expressionnistes couvertures illustrées par Philippe Foerster (Liège, 1954) pour qui, dans le domaine du Fantastique, Ray est "la" référence absolue »; collection qui offre les œuvres dans leur texte original, sans les retouches accumulées par ses éditeurs successifs. Une entreprise éditoriale qui ne pourra que séduire les "anciens" lecteurs de Jean Ray mais également aimer un public plus jeune, invité à explorer un stupéfiant

univers littéraire, étonnamment moderne, constellé d'images frappantes et à l'écriture sans graisse aucune.

Bien plus qu'une énième re-publication, il convient de saluer ici un apport créatif grâce à un éditeur et à un historien des lettres que fascine l'humour noir qui teinte tant de fictions de Jean Ray. Humour noir qui n'est pas celui du défunt Théâtre du Grand-Guignol mais fait penser à "l'emphase ironique" d'un Lautréamont ou à l'inquiétant Huysmans de *Là-bas*; une moins baroque voix que celle de Ghelderode. Avec l'accord des ayants droit, la collection Jean Ray (d'Alma) offre la première édition originale et intégrale des romans, contes et récits du "maître des effrayants vertiges" qui scénarisa tant de bandes dessinées tombées dans l'oubli, qui parurent par exemple dans l'hebdomadaire catholique "Petits Belges" à l'aube des années 1950. A ce sujet, à quand un essai totalement consacré à ce volet-là de Jean Ray/John Flanders ?

Dès à présent sont disponibles *Les Contes du whisky*, recueil paru en 1925, et *La Cité de l'indicible peur*, roman publié en 1943. Ces deux alléchants volumes seront suivis, en novembre prochain, par *La Croisière des ombres* de 1932 (...)

Du temps de l'Union soviétique, les livres de Jean Ray y étaient tirés à cinq cent mille exemplaires. Même engouement en Espagne. Sait-on que Stephen King place Jean Ray au premier rang des cinquante auteurs majeurs du Fantastique ? Et l'on ne peut que partager le lyrisme d'Arnaud Huftier : "Jean de Gand, c'est la Shéhérazade du Nord, conteur - un des plus grands au monde [...], un ciseleur de cauchemars dont chaque livre est un bréviaire de la peur, une invitation aux délires et un toast à la Terreur." Ajoutant : "Le vaisseau-fantôme est enfin rentré au port, soutes pleines. Jean Ray revient, le diable est en bordée, la galaxie de l'imaginaire a dès lors retrouvé son gouffre central, son soleil d'ambre et de nuit."

Francis Matthys

VSD, le 27 mai 2016

Dans *Les Contes du whisky*, Jean Ray, né Raymond Jean Marie De Kremer, narre de bien étranges histoires de revenants, de gardiens de cimetière et de statuette de singe

en ivoire. Autant de malédictions. Autant de délires oniriques rythmés par l'abus de distillât d'orge malté. Delirium tremens ou souvenirs réels? Jean Ray affirmait à qui voulait l'entendre qu'il avait été, durant la prohibition américaine, contrebandier et traversait l'Atlantique depuis l'irlandaise Galway pour abreuver les gosiers yankees de whiskey du comté de Cork et de pur malt écossais. On est en droit de douter de la véracité de ses dires ; c'était à l'époque un jeune père de famille vivant déjà de sa plume...

*Le monde magazine, 22 mai 2016*

### **L'ancêtre de Stephen King**

Un sacré loustic. Sous son vrai nom - Jean-Raymond Marie de Kremer -, ce natif de Gand aurait été un trafiquant d'alcool, un dompteur de tigres, un coupeur de têtes à Canton et un compagnon de Biaise Cendrars dans ses virées aux Caraïbes. Fariboles, bien évidemment. Reste que sous des noms divers et variés (John Flanders, Kapitein Bill. Lilian Gray Pierre Romantm...), cet invétéré polygraphe écrivit des centaines de récits, dont les plus connus sont la série des «Harry Dickson», décalquage populaire de Sherlock Holmes, et «Malpertuis». Etrange rencontre entre la mythologie grecque et le quotidien prosaïque d'une famille de petits propriétaires Si, adolescents, vous avez dévoré les aventures de Bob Morane, vous savez combien leur auteur, Henri Vernes, tenait en estime Jean Ray, qu'il célébra dans la préface mythique des 25 Meilleures Histoires noires et fantastiques paru chez Marabout. Un recueil qui, dans les maisons de campagne, continue à terroriser les gamins. Malheureusement Jean Ray, qui écrivait plus vite que son ombre, sans véritablement se prendre au sérieux, a été publié dans un premier temps par des éditeurs qui n'accordaient que peu d'importance à la correction et, soucieux de la bienséance, opéraient des coupes

malencontreuses dans ses textes, aux dépens même de leur sens. Bref, son œuvre était peu disponible depuis une trentaine d'années... D'où l'heureuse initiative d'Alma Editeur, qui a décidé de republier les principaux titres de notre homme. Ainsi *La Cité de l'indicible peur* (1943), premier de la liste, que Jean-Pierre Mocky adapta au cinéma avec Bourvil et Francis Blanche en 1964 retrace une série de crimes dans la bonne ville anglaise d'Ingersham, Un ancien constable de Scotland Yard. Sigma Triggs (il apparaît dans certaines enquêtes de «Harry Dickson»), qui y a pris sa retraite, se lance dans une enquête, où, au creux des ténèbres, se cachent des monstres légendaires et des créatures effrayantes. Ce qui nous vaut une description angoissante d'une banale cité anglaise en proie aux fantômes... *Les Contes du whisky*, quant à eux, premier recueil de nouvelles signées du nom de Jean Ray, remontent à 1925 et, à travers les affabulations de divers buveurs, racontent les effroyables aventures de perdants pas du tout magnifiques. A chaque fois, le mystère est total.

Yann Plougastel

*Le figaro*, 19 mai 2016

*L'Edgar Poe belge remis en selle*

*Les Contes du whisky* se présentent comme une suite d'histoires étranges vécues par des protagonistes successifs évoluant dans un climat de cauchemar. Une taverne dickensienne ironiquement baptisée "Le Site Enchanteur" sert de cadre à quelques-uns des récits qui semblent devoir passablement à l'ivresse procurée par l'alcool écossais.

Mais l'auteur, dont la langue s'avère tout sauf pâteuse, fait montre au contraire d'une liberté de langage surprenante. La gouaille érudite de celui qui, tel un aboyeur de train fantôme, vous guide à travers les circonvolutions du récit est d'une richesse inouïe. Elle témoigne du caractère intrinsèquement flamand de Jean Ray, fait d'un attachement sensuel aux choses de la vie. Mais elle en dit long aussi sur le bagage

littéraire d'un anglophile rompu à toutes les roueries de la fiction d'aventures victorienne.

Rien d'étonnant à ce que, dès 1927, la prestigieuse anthologie des Maîtres de la peur, rassemblée par André de Lorde, l'auteur fétiche du *Grand-Guignol*, ait inscrit le conte *Irish Whisky* à son sulfureux sommaire, aux côtés de la prose symboliste de Rosny aîné ou de celle de l'auteur des *Mains d'Orlac*, Maurice Renard, qui fera son possible pour faire connaître son confrère belge du public français.

François Rivière

*Le soir* (Bruxelles), le 7 mai 2015

### **Jean Ray épouvante à nouveau**

Une main qui sort d'un mur de briques, un club de golf frappant un œil sanglant, un squelette de main tenant un verre de whisky, une silhouette rouge se détachant à la fenêtre d'une maison étrange, des créatures maléfiques chevauchant les destriers d'un carrousel... Ces peintures de Henri Lievens qui faisaient les couvertures des livres de Jean Ray chez Marabout sont encore dans ma mémoire, elles sont toujours la madeleine proustienne qui fait émerger dans mon esprit les vertiges et les cauchemars de Jean Ray, les ruelles ténébreuses où se terrent les monstres, les docks désertés où les volutes de brouillard se muent en fantômes, les tavernes enfumées où de vieux marins racontent les Léviathans des abysses...

J'adore Jean Ray. Ses histoires me donnent la chair de poule, me font soudain regarder derrière moi quand je les lis, tranquille, dans un fauteuil. Elles me font frissonner, et c'est délicieux. Jean Ray a l'art du conteur. L'air de rien, au cours d'une conversation apparemment anodine, il crée le brouillard, dont il entoure insidieusement ses auditeurs lecteurs, et les hypnotise pour les emmener ailleurs. Au cimetière de Marlyweck, dans la Maison des cigognes, dans la Ruelle ténébreuse, dans l'Auberge des spectres, dans l'aire du Wûlk.

Chez Jean Ray, pas de grandiloquence comme chez Lovecraft, pas de grand guignol. Simplement le goût des belles histoires bien racontées, autour d'un bon verre d'ale ou

de sherry. Et tant pis pour vous si ces histoires vous transportent dans des gouffres incommensurables où nichent les monstres et la folie. Ces histoires-là, ça faisait bien trente ans, qu'on ne pouvait plus les lire. Depuis trente ans, pas de nouvelle mise à disposition, pas de réédition, question de droits. Mais voilà, cette impasse est aujourd'hui oubliée, on peut rééditer et c'est l'éditeur Alma qui le fait. Sous la direction d'Arnaud Huftier, maître de conférences à l'Université de Valenciennes et grand spécialiste de Jean Ray.

«Un ambitieux projet s'imposait, dit Arnaud Huftier : revenir à la source, et publier les recueils et romans de Jean Ray en respectant scrupuleusement les premières versions éditées. Toutefois, cela ne pouvait suffire à rendre compte de l'étendue de sa production. Aussi les romans, récits et contes de la collection Jean Ray seront à chaque fois suivis d'une sélection d'une dizaine de textes, inédits en volumes. Le tout accompagné d'une mise en contexte susceptible d'établir un dialogue jusque-là inexistant entre les parties de ce tout fascinant. Ainsi découvrira-t-on l'étonnant homme livre qu'est devenu cet écrivain confondu à son œuvre. »

Deux livres sortent ce mois-ci : *Les Contes du whisky* (1925) et *La cité de l'indicible peur* (1943). En novembre, ce sera *La croisière des ombres* (1932). Dernier volume en novembre 2018. Tous illustrés par le liégeois Philippe Foerster, qui avait découvert Jean Ray à 13 ans dans la bibliothèque de ses grands-parents.

Une façon idoine de retrouver avec un plaisir fou l'œuvre indispensable de notre barde de la terreur.

Jean-Claude Vantroyen

## Internet

*En attendant Nadeau*, 28 septembre 2016

<http://www.en-attendant-nadeau.fr/2016/09/27/lumieres-nuit-ray/>

Le liquide éponyme, « ce ruissellement d'or, cette merveilleuse prière du soleil qui égrène son silencieux chapelet de pépites du comptoir au sable fin des dalles », donne son unité aux Contes du whisky. Dans la taverne portuaire du Site enchanteur, il permet à de pauvres hères de se réchauffer autour d'un verre où il délie les langues qui se mettent ainsi à parler toutes seules, en des dialogues quasiment autonomes, détachés des personnages qui les profèrent, marins, miséreux, voleurs ou assassins. Libérées par la bouteille « lumineuse, riche, pure et accueillante », des voix frustes, truculentes et saccadées dévident histoires, secrets et angoisses. Car à l'extérieur du bar chaleureux rôde le fog, « jaune, gras, lent et majestueux ». Combiné à l'ivresse, il modifie suffisamment les perceptions pour que les peurs prennent vie. « Marchons plus vite », dit un personnage, « je sens le fog qui est sur nos talons, car moi je l'entends, oui, j'entends le brouillard ! Cela commence par une plainte lointaine, un appel de souffrance perdue pour des millions d'oreilles, et puis il vient sur vous avec un bruit mat d'eaux lourdes et vous en avez pour des heures à entendre de fines petites voix aigrettes vous insulter derrière les portes closes, des râles sourds monter des encoignures sombre... »

Au fil des contes, la terreur s'incarne dans l'inconnaissable, obscurité ou brouillard, contamine des corps qui se transforment en araignée, entrent en lutte avec eux-mêmes, deviennent incontrôlables, en particulier à travers leurs mains, indépendantes, séparées du corps et donc aussi du contrôle de la raison. Mains qui implorent souvent et qui, quand elles sont dédaignées, blessent ou tuent. Main sortant de la nuit tempétueuse pour menacer (« Une main... »), main révoltée contre son propriétaire (« Joshuah Güllick prêteur sur gages »), main qu'on cache (« Irish whisky »), mains qui étranglent dans le noir (« La nuit de Camberwell »), main coupée seule preuve de l'horreur (« Dans les marais de Fenn »), main coupée encore, porteuse de malédiction, dans « La dette de Gumpelmeyer », une des nouvelles moins connues rassemblées à la suite des Contes du whisky.

Grâce à une forme originale, avant-gardiste par son oralité et son tempo haché, Les contes du whisky disent brutalement la dureté d'existences privées de perspectives, marquées par un sentiment d'absurdité, des vies qui ne peuvent trouver sens et éclat que dans l'instantanéité de l'ivresse. « – Tu diras : “Quand demain ou la semaine prochaine on me repêchera sur la plage de Southend ou de Sheerness, parmi les

algues, les crabes morts et la boue jaune – on me jettera vite dans un trou à l’extrême bout du cimetière et jamais un petit enfant en pleurs n’y mettra un bouquet de fleurs ou un brin de lierre – et plus tard il n’y aura jamais quelqu’un pour penser à moi, avec une larme ou un regret. C’est très dur, votre Seigneurie.” – Oh ! Hildesheim, nous serons de si pauvres morts ! aucun souvenir ne voudra de nous. »

L’anxiété peut devenir si forte que le protagoniste du « Crocodile » en meurt littéralement. Le rythme des récits tanguent comme le pont d’un bateau, un alcool fort, et la vie quand elle échappe, et vire par moments à un antisémitisme instinctif et virulent qui choque. Celui-ci peut correspondre au milieu social inculte des personnages, mais il exprime aussi, à travers la récurrence de l’usurier puni par le fantastique – qu’il soit d’ailleurs juif, « Joshuah Güllick » ou superlativement chrétien, « Gilchrist » dans « Irish Whisky », « Pilgrim » dans « Le saumon de Poppelreitter » – une telle obsession de la dette qu’elle se transforme en angoisse existentielle.

On ne peut s’empêcher de rapprocher cette insistance sur la figure du créancier impitoyable de la biographie de l’auteur : Les contes du whisky sont écrits en 1923 et en 1924, quand Jean Ray dirige la revue L’Ami du livre, où, pour attirer des écrivains célèbres de l’époque, dont Pierre Mac Orlan, Francis Carco et Maurice Renard, il rétribue généreusement les articles. Trop généreusement, puisqu’il est arrêté le 8 mars 1926 pour malversation financière et passe presque trois ans en prison. La peur qui s’exprime dans des récits à la cadence convulsive à la fois propre à l’ivresse et à la fuite – et c’est le génie de Jean Ray d’avoir rapproché les deux –, la noirceur désespérée des contes avait donc une base bien réelle.

Sébastien Omont

### ***Le carnet et les Instants, 26 mai 2016***

[lecarnetetlesinstants.net/2016/06/04/raylescontesduwhiskylacitedelindiciblepeur](http://lecarnetetlesinstants.net/2016/06/04/raylescontesduwhiskylacitedelindiciblepeur)

La question de la disponibilité des droits ayant trouvé une solution, les éditions Alma se lancent aujourd’hui dans un nécessaire et ambitieux programme de rééditions de



Jean Ray. Comme le dit Arnaud Huftier, maître d'œuvre de ce travail, on a malheureusement perdu une génération de lecteurs. Il faut maintenant tenter de réimposer le nom de Jean Ray dans l'univers francophone dont il était presque totalement absent depuis la fin des années 1980(...).

Grand écrivain, il l'est par son imagination débridée, par sa capacité à renouveler son inspiration. Grand écrivain, il l'est par la complexité de son imaginaire, ses réseaux d'images qui, tout au long de son œuvre, se densifient, s'interpénètrent, se tissent de manière renouvelée. Grand encore par sa technique narrative, maîtrisant parfaitement l'ellipse et le non-dit, comme dans « Irish Whisky », le texte inaugural, des *Contes du Whisky* (comment le vieux Thomas Wade accepte finalement de parler de Gilchrist). Ou à la manière dont dans *Malpertuis* s'imbriquent les récits des différents narrateurs. Et puis, il y a cette façon de mêler les cultures, les références littéraires (plus anglo-saxonnes et allemandes que francophones) voisinant avec les croyances populaires. L'art encore de permettre plusieurs niveaux de lecture de ses textes, du plus naïf au plus élaboré. Enfin, il y a le style, parfois mal compris parce que l'on comprenait mal le propos de Ray. Comme l'explique Arnaud Huftier dans la postface, le Gantois utilise une technique de narration behavioriste, ne décrivant pas la psychologie des personnages, mais les montrant dans la rudesse de leurs propos. Et l'hyperbole ainsi que le vocabulaire parfois rare sont les moyens nécessaires à la mise en œuvre de ce projet.

Dans la littérature de l'étrange, par rapport à Hoffmann, Poe, Lovecraft, Ray développe une voie originale, ainsi que le résume A. Huftier : « Derrière les apparences benoîtes et au secret des demeures claquemurées gisent les choses cachées qui démantèlent l'ordre du Monde et font accéder aux gouffres de la folie. ». Donc, oui, il faut lire ou relire Ray. Et dans une édition qui innove. C'est la première fois qu'est tentée une véritable édition complète, puisque Alma va republier tous les textes majeurs, y compris *Saint-Judas-de-la-nuit*, en volumes séparés. La publication doit s'achever à l'automne 2018. Particularité de l'entreprise d'Alma, elle reprend les éditions originales. Depuis les rééditions Marabout dans les années 1960, l'habitude a été prise d'intervenir dans les textes pour faire disparaître ce qui était jugé moralement incorrect, principalement un antisémitisme parfois marqué, antisémitisme des personnages plus qu'un antisémitisme d'auteur. Reprendre cet

aspect certes moins reluisant est néanmoins nécessaire pour restituer le sens de la démarche littéraire de Jean Ray ; après ses années de détention, cet antisémitisme disparaît. D'autres interventions éditoriales sont plus étonnantes, comme de supprimer, dans « Le crocodile », cette phrase où Jean Ray fustige Paul Bourget « qui écrit les choses les plus fausses du monde ».

Pour éclairer les différentes facettes de Jean Ray/John Flanders, les romans et contes de la collection seront à chaque fois suivis d'une sélection d'une dizaine de textes, inédits en volume. Au mois de mai 2016 ont paru *Les contes du whisky* et *La cité de l'indicible peur*. En novembre ce sera *La croisière des ombres*. Les illustrations de couverture ont été confiées à Philippe Foerster.

Joseph Duhamel

***Diacritik***, 20 mai 2016

<https://diacritik.com/2016/05/20/redécouvrir-jean-ray-les-contes-du-whisky-la-cité-de-lindicible-peur/>

(...)

Sous la direction d'Arnaud Huftier, spécialiste du genre, commence en ce mois de mai 2016 une réédition massive des ouvrages de Jean Ray. D'abord *Les Contes du whisky* et *La Cité de l'indicible peur*, et puis viendront à partir de l'hiver prochain *La Croisière des ombres*, *Les Cercles de l'épouvante*, *Le Grand Nocturne*, *Malpertuis*, *Les Contes noirs du golf*, *Saint-Judas-de-la-nuit*, *Les Derniers Contes de Canterbury*, *Le Carrousel des maléfices* et *Le Livre des fantômes*. Autant de sésames pour le connaisseur comme pour celui qui les découvre. À chaque fois, le texte original est rétabli, là où les anciens éditeurs avaient procédé à des coupes, des corrections, des négligences et même des modifications dans la composition des recueils de nouvelles. Certains se verront d'ailleurs complétés de textes inédits et tous seront remis en perspective par une postface érudite signée Huftier. Les objets sont magnifiquement confectionnés et maquetés, sertis en couverture d'une illustration de Philippe Foerster, démente à souhait. On découvre à nouveau Jean Ray. L'occasion aussi de s'interroger sur la place qu'il occupe maintenant, tant d'années et de décennies après sa mort.

Il suffit de relire *Les Contes du whisky* (1924) pour se rendre compte que ses sceptres n'ont rien perdu de leur panique grimaçante, que l'humanité est

toujours aussi hantée par les créatures démoniaques qu'elle s'est créée, qu'il n'est d'exorcisme plus radical que celui de l'écriture. Jean Ray, c'est un incroyable styliste, un écrivain capable de faire surgir les visions les plus baroques avec une simplicité confondante, un voyant maître de sa plume qu'il plie à toutes ses volontés. Ce recueil inaugural de sa carrière, et par lequel débute la réédition monumentale d'Alma, est entièrement composé sur le mode d'une oralité narrative à la virtuosité jusque-là jamais atteinte en littérature de genre – et peut-être aussi ailleurs. La première nouvelle, « Irish Whisky », est sidérante. Elle débute sur une logorrhée louvoyante et confuse. Il est question d'alcool et de quartiers malfamés, de Dickens et du refus de raconter une histoire. Le whisky va faire se délier la langue et l'ivresse va rendre ses droits au récit. Toutes les nouvelles du livre fonctionnent sur le même principe : on ne lit pas, on écoute des voix diluées dans les liqueurs de l'oubli et l'amertume de leur existence, des voix désinhibées qui convoquent les fantômes du passé, des voix qui se racontent et raniment des images furtives de leur vie, des horreurs tapies dans l'ombre de leurs rêves et dans la clarté aveuglante de leurs cauchemars. Plus la langue est rendue pâteuse par l'alcool, plus les mots se font légers, vifs et tourbillonnants comme un envol de chauves-souris. Et quand l'horreur survient, digne des plus grotesques apparitions de Kazuo Umezu, elle fond sur le lecteur avec une fureur endiablée. On frissonne, on rit aussi beaucoup, et on est également ému malgré soi quand une bande d'assassins sanglotent sur la vie rêvée qu'ils n'ont jamais eu. Les revenants ne sont pas toujours ceux qui s'excavent d'un passé aussi lointain qu'est profonde la fosse où ils étaient enterrés – ce sont aussi les espoirs déçus, les ombres de ce qu'on est jamais devenu, de ce qu'on est jamais parvenu à accomplir. Jean Ray ne délaisse jamais l'empathie pour les voix qu'il orchestre, même au milieu des plus dissonantes terreurs.

(...)

Après la parution des *Contes du whisky*, Jean Ray (dont ce n'était d'ailleurs pas le vrai nom) est inculpé pour fraude (il vendait *defausses* actions) et il fait même quelques années de prison. Il s'est construit ensuite une image de burlingueur, contrebandier et pirate, qui n'a selon toute évidence aucun rapport avec la réalité. On voit bien comme toute sa vie est cernée par le faux, comme si c'en était finalement l'enjeu principal, au même titre que les histoires « imaginaires » qui ont bâti sa carrière. Parce que dans ce faux, il n'y a que du vrai. Dans une interview donnée à la télévision française peu

de temps avant sa mort, il raconte une histoire qu'il affirme tirée d'un livre du mathématicien Eddington, *A Story of flat land* : « Un jour sur une plage nous avons découvert l'empreinte d'un pied étrange. Nous avons cherché et cherché encore et pendant bien longtemps à quelle créature pouvait appartenir l'empreinte de ce pied. Nous l'avons découvert, pour découvrir aussi que c'était l'empreinte de notre propre pied. » Et Jean Ray de conclure : « ça, franchement, c'est magnifique. » Des traces laissées sur la sable par un être fantastique qui n'est autre que nous-mêmes : voilà ce en quoi consiste l'écriture de Jean Ray, imprimée sur la page pour mieux nous montrer ce que nous avons laissé derrière nous – notre propre fantôme. Aujourd'hui, il traverse de nouveau nos libraires, alors profitons-en.

Nicolas Tellop

**Librairie Critic**, Rennes, le 13 mai 2016

<http://blog.librairie-critic.fr/blog/Fiche-n-1176-les-contes-du-whisky/>

#### **Notre avis :**

Voici une réédition plus que bienvenue chez Alma d'un grand classique du fantastique européen – Jean Ray est belge. Grand classique qui fleure donc bon le whisky, arme fatale pour faire parler les gens, c'est bien connu, et s'il est irlandais c'est encore mieux, comme c'est le cas dans le premier conte qui ouvre le recueil, *Irish Whisky* un conte glaçant qui nous immerge dans une histoire de vengeance qui tisse doucement mais sûrement sa toile. Ambiance garantie, effroi aussi. Voilà en tout cas qui plante le décor d'un recueil qui grouille d'insectes et d'animaux de l'ombre – les rats dans l'angoissant *La Vengeance*. Tous les archétypes de l'étrange y passent, tous les motifs classiques tels le tableau maudit (*Le tableau*, encore une sombre histoire de vengeance – un thème récurrent ici – que la cupidité provoque), le cimetière (le sinistre *Le gardien du cimetière*), et le brouillard – le fog – qui dissimule bien des secrets et des monstres terrifiants, où les chiens de nuit hurlent à la mort ! L'écriture de Jean Ray, toujours percutante, doucement cynique, très imagée (On se croirait par moments derrière la caméra du Orson Welles de *Une histoire immortelle*), nous plonge dans des ambiances délicieusement intemporelles,

dans les coins d'ombre, brumeux, que recèle l'âme humaine, là où logent ses terreurs les plus ancrées que réveillent parfois un simple doigt de whisky !

**Note 8/10. Indispensable et superbe réédition – rehaussée par les splendides couvertures de Fœrster, celui de Fluide Glacial – des Contes du Whisky de Jean Ray chez Alma. Ambiance et frissons garantis pour un plaisir de lecture jamais démenti.**